

LES
ÉTEIGNOIRS

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Titre : Les éteignoirs / François Guilbault

Nom : Guilbault, François, auteur

Identifiants : Canadiana 20250056771 | ISBN 9782898671500

Classification : LCC PS8613.U4937 E84 2026 | CDD C843/.6—dc23

© 2026 Les Éditeurs réunis

Illustration de la couverture : Maxime Bigras

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada



Édition

LES ÉDITEURS RÉUNIS

lesediteursreunis.com

Distribution nationale

PROLOGUE

prologue.ca

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2026

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

François Guilbault

LES
ÉTEIGNOIRS



LES ÉDITEURS RÉUNIS

Du même auteur
chez Les Éditeurs réunis

La Sœur Grise, 2025

L'espoir en exil, 2025

AVIS AU LECTEUR

Le village de Saint-Glaise n'existe pas. Qui plus est, il n'y a pas de saint portant ce nom. Tout ceci est regrettable, car ce hameau semble fort pittoresque.

À la suite des rébellions violentes de 1837-1838, la Grande-Bretagne décida d'unir le Haut-Canada et le Bas-Canada en une seule province, connue sous les noms de Province du Canada et de Canada-Uni. Le tout fut confirmé par l'Acte d'Union. Cette province fut divisée en deux régions : le Canada-Ouest (l'ancien Haut-Canada, c'est-à-dire l'Ontario) et le Canada-Est (l'ancien Bas-Canada, donc le Québec). Cette structure politique demeura en vigueur jusqu'à la Confédération canadienne, en 1867.

Toutefois, nous avons choisi d'utiliser les expressions Haut-Canada et Bas-Canada, estimant que le commun des mortels ne se souciait guère de ces changements d'appellations et qu'il était normal qu'il faille des décennies avant que cette nouvelle nomenclature se répande dans la population rurale.

Durham, Haut-Canada, 1848

Caché dans les broussailles, au sommet de la colline, le jeune homme pleurait, inconsolable.

Au creux du vallon, la maison paternelle brûlait.

Le vent d'automne avait porté la macabre nouvelle dans les campagnes environnantes. Les gens étaient accourus des fermes voisines, attirés par l'odeur âcre de la fumée causée par le bois rongé par les flammes. Les femmes et les enfants avaient formé une chaîne pour apporter l'eau de la minuscule rivière qui serpentait à l'arrière de la chaumière. Les hommes s'évertuaient à vider les seaux par les fenêtres et la porte avant. Certains tentaient d'abattre un mur pour s'introduire dans la maison et en extraire les habitants.

Ils ne trouveront personne. Ils sont tous morts.

Pourquoi ne comptait-il pas parmi les victimes ?

Ce n'est pas lui qui avait tué sa mère. Ce n'est pas son poing qui lui avait défoncé la mâchoire ni ses mains qui s'étaient servies de la pelle pour lui fracasser le crâne. C'étaient ceux de ce Flanagan, cet Irlandais ivrogne invétéré, hanté par les pires démons.

Le trouverait-on dans l'état où il l'avait laissé ? Les flammes auraient-elles fait leur œuvre en masquant la cause du décès de son père ?

C'est ce qu'il espérait.

Cependant, cet espoir ne parvenait pas à le consoler.

Le temps d'une colère, des années de sévices avaient culminé en une orgie de violence. Y avait-il plus juste rétribution que la vengeance de Dieu contre les oppresseurs ? Le hic, c'était que Dieu n'avait rien à faire avec le drame qui s'était déroulé.

Soudain, les nuages crevèrent. Comme un signe d'apaisement, une pluie froide de novembre s'abattit en torrents sur la vallée. Le ciel gronda à l'emporte-pièce.

Les flammes se transformèrent en bouquets de fumée grisâtre. Les débris se mirent à chuintier en succombant sous l'averse. N'osant se réfugier sous les arbres au cas où la foudre se joindrait au tonnerre, hommes, femmes et enfants firent un cercle autour de la demeure calcinée.

Entreraient-ils ?

Le jeune homme n'en doutait pas. La curiosité malade des gens l'emporte trop souvent sur la prudence.

Il n'avait plus le choix.

Trempé jusqu'aux os, il se leva à l'aide de son bâton de marche.

— Maman, murmura-t-il, comme pour demander pardon.

Il ne souhaitait pas que l'on retrouve sa mère dans le terrible état où les sévices de son père l'avaient laissée. Il pria pour qu'elle soit disparue dans le brasier et que seuls ses os soient récupérés dans les vestiges de la maison.

Il demanda à Dieu si l'incendie avait tout consommé.

Personne ne lui répondit.

Il se signa.

Il se dirigea vers l'est, là où le soleil se lève. Là où, chaque jour, l'espoir renaît.

Saint-Glaise, Bas-Canada, mai 1849

L'église du village de Saint-Glaise n'avait pas de secrets pour les mésanges charbonnières. Elles y avaient fait leur nid et s'en croyaient les tenancières. Personne n'osait interrompre leurs folles envolées, encore moins les chasser de la maison de Dieu. Si elles y avaient élu domicile, c'était sans doute la volonté du Seigneur.

Aurélie ne s'en plaignait pas, car les passereaux l'aidaient souvent à attirer l'attention de ses élèves.

À défaut de bénéficier d'un édifice indépendant pour dispenser son enseignement à la jeunesse du village, Aurélie donnait ses cours dans le sous-sol de l'église paroissiale, entre les services religieux.

Qu'y a-t-il de plus turbulent que trente enfants en classe au mois de mai ? se demanda-t-elle.

— Quarante.

Aurélie tourna la tête pour dévisager Claire.

— Vous lisez dans mes pensées, mademoiselle Bissonnette ?

— Comme vous dans les miennes.

— Vous dites cela parce que je découvre toujours vos mauvais coups avant que vous ne les commettiez.

— Et moi de même pour vous, rétorqua la fillette, un sourire de satisfaction sur les lèvres.

Claire avait onze ans. Cependant, son esprit vif et sérieux incitait à croire qu'elle en avait cinq de plus. Dès la première journée de classe, Aurélie avait été séduite par son intelligence. Claire semblait tout savoir naturellement, sans se forcer, comme si tout cela était inné : les bonnes manières, les aphorismes du catéchisme, les tables de multiplication, la ponctualité et la persévérance. Comment une fille de paysan pouvait-elle incarner tant de qualités ?

Que Claire soit le sosie de son institutrice à l'âge de onze ans n'était sans doute pas étranger à ce phénomène. Elle était le portrait d'Aurélié Jalibert enfant. Yeux bruns, cheveux châains, nez droit, petites oreilles, joues bien prononcées, poitrine inexistant, maigrelette, thorax court, jambes longues.

— Que faites-vous ici ? Vos parents ne vous cherchent-ils pas ? C'est la saison pour épandre le fumier et mettre les animaux à l'herbe.

— J'aime mieux m'instruire.

— Malheureusement, c'est jour de congé.

— Pour les autres élèves. Pas pour moi.

— J'époussette les tables, je range les chaises, je nettoie le tableau, je dresse l'inventaire des livres d'école. À me regarder accomplir ces tâches, qu'apprenez-vous ? s'enquit Aurélié avec un ton légèrement malicieux.

Claire pencha la tête en réfléchissant à la réponse qu'elle donnerait.

— Je retiens que la propreté est de mise, que chaque objet a sa place, qu'il est important de bien préparer notre prochaine activité et que compter peut devenir utile.

Cette enfant était non seulement charmante, elle nous désarmait par sa spontanéité.

— Moi, à votre âge, je préférerais être aux champs, déclara Aurélie, consciente qu'elle disait une demi-vérité.

— Pas moi. Si un jour je veux faire votre métier, je dois tout connaître.

— Il n'y a pas que les corvées et le travail, mademoiselle Claire. Je sais aussi m'amuser.

— Oui, je vous ai déjà vue faire !

Et la fillette de se mettre à taper du pied sur le plancher de chêne en tournant sur elle-même.

— Ah bon, comme je peux le constater, vous avez en outre appris cela ! laissa tomber Aurélie, médusée.

Claire sourit, fière de sa démonstration.

Aurélie se rappela le mois de septembre de 1847, il y a deux ans. Claire Bissonnette s'était assise, pour la première fois, sur une chaise dans son local. Plutôt que de bavarder comme une pie avec ses camarades, elle avait dit les mots magiques : *Quand commence-t-on ?* Interloquée, Aurélie avait cédé à cette injonction et ramené les petits à l'ordre pour entreprendre la nouvelle session scolaire.

Claire, si transparente, était néanmoins un mystère pour qui ne la connaissait pas. D'où lui venait cette soif de tout savoir ? Pourquoi était-elle indifférente aux autres enfants ? Que lui apportait son habitude de se retirer du monde pour lire ?

Aurélie sourit en réfléchissant à toutes ces questions.

Il lui avait fallu deux ans pour prendre conscience que cette enfant lui ressemblait non seulement physiquement, mais encore plus par ses comportements, ses états d'âme, son intériorité.

Allait-on essayer de faire d'elle une sœur, comme cela avait été le cas pour elle ?

Il était trop tôt pour le savoir.

Aurélié s'était juré de ne pas être un obstacle pour Claire.

Comme elle, elle la souhaitait libre.

3

Le printemps s'écoulant, le soleil se couchait de plus en plus tard. Si Aurélie n'avait pas géré les heures qui passaient, Claire aurait été en retard pour le repas du soir. La mère de l'enfant était acariâtre et ne lésinait pas sur les punitions pour la moindre offense. Les bleus que Claire dissimulait sous les manches longues de sa robe étaient autant de témoins des mauvais traitements dont elle faisait l'objet que d'accusations à l'encontre de ses bourreaux.

Pour convaincre Claire de rentrer à la maison, Aurélie lui remit une feuille sur laquelle était écrit un poème de dix lignes. Elle l'avait encouragée à l'apprendre par cœur, ce soir, avant de se coucher. Claire s'était enfuie sur-le-champ, heureuse qu'on lui confie un si précieux bout de papier.

Une fois la porte de l'église fermée derrière elle, Aurélie se dirigea vers l'habitation de ses parents. C'est là où elle était née, il y a vingt-huit ans.

Saint-Glaise était un bien modeste village. Trente maisons dessinaient un cercle autour de la place centrale. Elles n'étaient pas érigées en rangées, ce qui était fort peu commun. Chaque lopin était de dimensions et de forme inégales. Si l'on avait pu voler, on aurait cru voir une courtepoinie composée de pièces de tissus de tailles différentes cousues de façon négligée. Dans ces trente habitations vivaient un peu moins de deux cents personnes.

Au centre du village, on découvrait l'église en planches de bois dont le seul clocher ne contenait pas de carillon. Le hameau était pauvre. Même le magasin général de M. Froissart était de modeste

dimension. Deux dizaines de pieds carrés. Aucun logis de notaire. Aucune école. Une forge dans le fond d'une cour. Encore plus étonnant, l'endroit n'affichait aucun débit de boisson. Était-ce parce que Saint-Glaise était habité par des puritains ? Absolument pas. Pourquoi avoir une taverne, si tout un chacun distillait son petit caribou à la maison ?

En fin de journée, un orage soudain avait transformé la route en marécage boueux. C'est avec le bord de la robe relevé qu'Aurélie fit les cent pas qui la menèrent chez elle.

Elle hésita avant d'entrer. Il n'y avait pas que ses parents, à l'intérieur. Elle pouvait entendre la voix de Pierre Sanche, le curé du village. Cette constatation rendit Aurélie soucieuse. Elle trouvait que monsieur le curé venait trop souvent rendre visite à sa famille. Elle ouvrit la porte sans cogner.

— Holà, on ne toque plus ?

Euzèbe, le père d'Aurélie, la regarda avec un air de fausse colère. Il avait énormément de difficulté à gronder sa fille unique.

— Bonjour, monsieur le curé, dit Aurélie, sachant quand ne pas répondre à son *pater familias*.

Elle fit une petite révérence, comme il était coutume de le faire devant l'homme le plus important de la communauté.

— Bonjour, mon enfant, rétorqua le curé Sanche de sa voix de baryton.

— Que nous vaut votre visite ?

Sanche fronça les sourcils. Ce n'est pas à elle qu'il souhaitait s'adresser. Quelle impertinence ! Mais, il connaissait le personnage et ne s'offusqua pas de ce manque de respect. Toutefois, il crut bon de clarifier la situation.

— Ce sont vos parents que je venais rencontrer. Veuillez vaquer à vos occupations, pendant que je m'entretiens avec eux.

— Tiens, ma fille, les interrompit Simone Jalibert, la mère d'Aurélie, en lui remettant un seau rempli de pommes de terre. De quoi t'amuser !

Aurélie saisit le récipient et alla s'asseoir sur son banc préféré, celui qui jouxtait le poêle à bois. Elle étira la main pour prendre un couteau, vérifia qu'il fût bien effilé et commença à peler les tubercules, l'oreille aux aguets.

— Ma bonne madame Jalibert, il semblerait que vous ne suiviez pas les enseignements que je vous professe, attaqua d'emblée le curé.

Simone ne parut pas surprise de cette entrée en matière peu courtoise. Elle n'ignorait pas la raison de la visite. La femme joua l'indifférente en ne disant rien.

— Dieu vous a pourvu de la santé et d'un époux valeureux, poursuivit Sanche en saluant de la tête Euzèbe Jalibert, qu'il connaissait fort bien puisqu'il agissait comme bedeau à l'église paroissiale. Il s'attend à ce que vous fassiez fructifier votre union aussi bien que votre terre.

— Nous allons à la messe tous les dimanches, répliqua le mari, en pensant ainsi justifier qu'on leur épargne ce genre d'insinuations.

— Et à confesse, les lundis, ajouta Simone.

— Je suis au fait de votre piété et elle est exemplaire. Ce n'est toutefois pas la seule façon de rendre à Dieu les hommages qui lui sont dus.

— Que désirez-vous au juste ? s'enquit Euzèbe, las de ces pressions mal intentionnées.

— Votre bien.

Simone Jalibert déployait tous les efforts possibles pour conserver son sang-froid. Que savait cet homme des douleurs de l'enfantement ? Quand lui et ses semblables reconnaîtraient-ils les dangers

de donner naissance passé un certain âge ? Elle avait accouché d'Aurélie à quatorze ans, l'année même de son mariage. Le curé Sanche oubliait-il toutes les fausses couches qu'elle avait faites, après avoir donné le jour à sa fille ? Elle et Euzèbe n'avaient pas pour autant baissé les bras devant ces malheurs. Cependant, la Providence ne leur avait pas souri.

— Monsieur le curé, je considère être une bonne chrétienne et ne rien enfreindre des commandements du Seigneur. Il veille sur nous et nous Lui rendons grâce pour ses bontés. Nous vous remercions de votre visite. Sans doute, d'autres paroissiens vous attendent-ils.

Simone s'approcha du clerc, lui saisit le bras et le dirigea vers la sortie. Il n'eut pas même le temps de bénir la famille.

La porte refermée, Euzèbe laissa passer quelques minutes pour s'assurer que le curé se fût éloigné.

— Tu aurais pu le ménager, Simone.

— Je considère qu'il s'en tire à très bon compte. Il me fait parfois regretter ma religion !

— Ne blasphémez pas, maman, l'interrompit Aurélie, en venant rejoindre sa mère qui, visiblement, était bouleversée.

— Si le Seigneur n'a pas souhaité que mon ventre retienne les œuvres de ton père, est-ce ma faute ? S'Il a permis qu'il ne se lasse pas de moi pour aller en cajoler une autre, n'y a-t-il pas là un signe de sa compréhension ? Ce curé ne tient-il pas compte du fait que mon mari est seul pour travailler son lopin et qu'il n'a plus l'âge des grands efforts ?

— Je pourrais l'aider, la reprit Aurélie, en se sentant coupable de ne pas avoir été un garçon, à sa naissance.

— Non, ma fille. Ce que tu fais est plus important, interjeta Euzèbe.

— Ce curé croit-il que je me sois refusée à ton père ?

Excédée, Simone regarda autour d'elle, cherchant un objet à lancer sur le mur. Heureusement, elle était trop éloignée de la cuisine pour commettre cette bêtise.

Euzèbe contemplait la scène, ne sachant pas comment intervenir. Il avait cinquante-deux ans ; Simone, dix de moins que lui. Le temps avait passé trop vite. Ils n'auraient jamais qu'une unique fille, la prune de leurs yeux, cette Aurélie aux longues jambes.

— Venez, maman. Allons nous promener, proposa Aurélie.

— Pour quoi faire ?

— Pour nous calmer.

— Nous ?

— La prochaine fois que ce saint homme dira des sottises, il aura affaire à moi. Ni vous ni papa ne pourrez me retenir. Il repar-tira les oreilles rouges de ma colère.

Simone avait un charmant sourire. Euzèbe ne s'en lassait pas. Elle en servit un à sa fille.

— Oui, sortons. Il fait trop beau.

Jack eut la chance de parvenir à Saint-Glaise un samedi, jour de marché. Il célébrerait son anniversaire de naissance bientôt, le 17 mai.

Vingt-deux ans, songea-t-il, et pas grand-chose devant moi.

Depuis son départ précipité de Durham, au nord-ouest de Toronto, il avait erré de-ci de-là. Il avait mendié pour manger, toutefois, la plupart du temps sans succès. On le croyait un voyou, ce qui n'était pas tout à fait faux. Il avait réussi à trouver un petit travail sur une ferme d'élevage de chevaux, près de Lunenburg. Il avait beaucoup aimé être palefrenier. Les bêtes ne posent pas de questions.

Toutefois, les filles du propriétaire étaient courtisées par les agents de la police de Cornwall, ce qui rendit Jack nerveux. Contraint par les circonstances, il décida de pousser plus à l'est, de gagner le Bas-Canada. Il y a aussi qu'il avait entendu toutes sortes de rumeurs sur l'accueil chaleureux des habitants de cette région. Il avait l'avantage de parler français. Sa mère était une Taillon. Il voyageait d'ailleurs sous ce nom d'emprunt.

Jack sourit à la taille du rassemblement au centre du village. Rien à voir avec les fêtes foraines qui se tenaient à Hamilton ou à Kingston et auxquelles il avait naguère participé. Quatre étals avaient été installés et regorgeaient de produits frais. Les bêtes et les volailles à vendre allaient où elles le désiraient, comme si elles espéraient éviter le triste sort qui les attendait. Quelques femmes

offraient, sur les planches reposant sur des boîtes de bois, le résultat de leur artisanat des longs mois d'hiver. De quoi vêtir poupons, fillettes ou garçonnets pendant la mauvaise saison.

Jack s'approcha de l'une de ces tables et retira son chapeau.

— Bonjour, madame. Je ne voudrais pas vous déranger, mais auriez-vous du travail pour un brave homme ?

— Savez-vous coudre ?

Les voisines de la joyeuse villageoise éclatèrent de rire.

— Avez-vous un mari ?

— Qui n'en a pas ?

— Où pourrais-je le trouver ? s'enquit Jack, imperturbable.

— Là-bas, à ne rien faire.

— Merci, ma bonne dame. Vous êtes fort gentille.

Les consœurs échangèrent un sourire malicieux. Il était rare qu'on leur fasse tant d'égards. Elles le regardèrent s'éloigner et commentèrent en sourdine la carrure de ses épaules, sa grande taille et le balancement de sa démarche.

— Monsieur, bonjour ! s'exclama Jack comme introduction, ayant rejoint l'époux de la villageoise.

L'homme plutôt maigrichon et ridé à souhait le toisa de haut en bas. Qui était cet étranger ? Que lui voulait-il ? Depuis un certain temps, la méfiance régnait à Saint-Glaise.

— Je me nomme Jack. C'est votre dame, là-bas, qui m'a dit que je vous trouverais ici.

— Impossible d'échapper aux corbeaux ! rouspéta le mari.

Ses amis pouffèrent. Ils partageaient son opinion.

Jack eut l'impression que le brouhaha du petit marché et l'humeur joyeuse qu'il avait décelée parmi les enfants et les femmes du village n'étaient que superficiels. Il n'était pas habitué à ce genre d'humour cinglant. Il crut bon de couper court. Il retira son chapeau.

— Vous n'êtes pas d'ici, poursuivit l'époux bourru. Votre accent vous trahit.

— Vous n'avez pas tort. Je viens de l'Ouest. On y parle peu le français. Je manque de pratique.

— On baragouine notre langue dans le Haut-Canada? Vous m'en direz tant!

— Ma mère est une Taillon. C'est elle qui m'a appris à la maison.

— Que me voulez-vous, Jack Taillon?

— Je cherche du travail, de quoi gagner pour me loger et me nourrir.

Le mari et ses amis hochèrent la tête devant la proposition intéressante.

— Je suis fort, en santé. Je sais tout faire: bûcheron, menuisier, forgeron, palefrenier, cuisinier.

— La boustifaille? On laisse ça à nos bonnes femmes!

À nouveau, le rire goguenard d'hommes en manque de raisons de badiner franchement.

— Il est vrai que ce n'est pas ma vocation première.

— Il y a Matthieu, le maréchal-ferrant, qui ne suffit pas toujours à la tâche. Henri, ici, dit le mari en indiquant du doigt l'un de ses amis, défriche une terre, et l'institutrice se cherche un charpentier. Vous avez le choix, il semblerait.

— Eh bien, merci beaucoup, mon bon monsieur. Je vais aller manger et réfléchir à tout cela. Où se trouve la forge ?

— Par-là, derrière la maison de Duclos.

— Mille fois merci.

Jack remit son chapeau et s'éloigna. Il avait remarqué qu'une dame vendait de petits pâtés. Elle fut étonnée qu'il la paie en argent sonnante. Le troc était le moyen habituel de monnayer ses achats dans la région.

Une heure plus tard, les gens du village démontraient les étals, ramenaient les animaux dans leurs enclos de fortune et semonçaient les enfants de rentrer à la maison. Le soleil se couchait. Cela n'embêta pas Jack, qui ne s'était pas trouvé d'endroit où dormir. Il passerait la nuit à la belle étoile. Il y était habitué, à présent.

5

Dès que le soleil disparut à l'horizon, Antonine Froissart sortit du magasin général. Elle n'ignorait pas les habitudes de son mari, Octave. C'était l'heure où il faisait les inventaires, plaçait les nouvelles marchandises sur les tablettes et étudiait ce qu'il appelait son « carnet de bontés », le petit livret dans lequel il inscrivait les dettes de ses clients. Il pouvait alors s'emporter contre le bruit d'une mouche. À défaut de pleurer sur ses créances, il buvait du caribou en l'absence de son épouse.

Après avoir couché les enfants, Henriette Dubord rejoignit Antonine sur le balcon du magasin. Malgré les dix années qui les séparaient, elles partageaient un plaisir : le commérage. Elles ignoraient qu'on les appelait le club des grandes langues. Elles étaient les meilleures à ce chapitre.

— Avez-vous remarqué ? commença Antonine.

— Quoi donc ?

— Les Guillebout brillaient par leur absence. Ce sont des voyous et des pleutres, déclara-t-elle d'emblée.

— Nous manquons parfois de charité chrétienne, ma bonne madame Froissart. Les Jalibert ne valent pas mieux.

— Au moins vont-ils à l'église régulièrement. On ne peut pas en dire autant de ces Guillebout de malheur.

— Les Guillebout ne soutiennent pas le curé ni Jalibert dans leurs croyances et leurs opinions. Moi non plus, comme vous ne l'ignorez pas ! lui rappela Henriette.

— Ces deux familles se sont toujours détestées. C'était le cas quand vous aviez mon âge, et même bien avant.

Henriette ne broncha pas devant la remarque qui pouvait être perçue comme désobligeante, puisqu'elle insinuait ses trente-deux ans et qu'elle venait de la bouche d'une jolie petite femme de dix ans sa cadette.

— De nos jours, la situation empire, poursuivit Antonine, imperméable au silence de sa compagne. Dès qu'un Guillebout se montre le bout du nez au village, les partisans de Jalibert le menacent du poing et de la fourche.

— Cela explique pourquoi Jalibert et sa clique ne passent plus par le troisième rang. On leur casserait les jambes. Et tout cela à cause de l'école !

— Il est difficile de s'y retrouver dans ces histoires d'enseignement. Les autorités changent sans cesse les lois.

— Les Guillebout sont terre à terre. Ils n'ont pas tort, lorsqu'ils disent que la place des enfants est dans les champs à aider leur père à faire vivre la famille. Jalibert, lui, ne pense qu'aux intérêts de sa fille, l'institutrice. Pour quel autre motif encouragerait-il les gens à obéir au gouvernement et à envoyer leurs petits à l'école ? Si l'on s'y refusait, sa grande perdrait son travail !

Sans aucune raison apparente, les commères se turent simultanément. Cela donna la chance aux chiens de faire entendre leurs derniers aboiements de la journée.

— On m'a raconté que le seigneur Saint-Guy va de plus en plus souvent à la chasse, par les temps qui courent, laissa tomber Antonine de façon anodine.

— Le mois de mai a toujours eu cet effet sur lui, depuis que sa pauvre femme est morte. C'était une sainte, croyez-en ma parole !

— On m'a aussi rapporté qu'il n'y a pas que le lièvre ou le renard qui l'attire en forêt. Est-ce vrai ?

— Cet homme a des perversions innommables.

— Ah oui ?

— Pourquoi pensez-vous que M^{me} Saint-Guy se soit enlevé la vie ?

— Ce n'est pas une rumeur, quoi qu'en dise le curé Sanche ?

— Le seul but de Sanche est de sauvegarder les apparences. Comment pouvait-il refuser au propriétaire de la seigneurie des Coteaux d'inhumer son épouse ? Cela aurait été avouer au grand jour le pire des péchés, celui que Dieu ne pardonne pas.

Il y eut un autre moment de silence. Antonine et Henriette, quoiqu'elles ne fussent pas des modèles de vertu et de charité chrétienne, éprouvaient beaucoup de compassion pour les femmes qui subissaient le joug de leurs maris. Elles croyaient que Dieu leur présentait ces épreuves pour qu'elles aient la chance de se dépasser par l'abnégation. C'était l'un des rares sujets de désaccords entre elles et le Seigneur.

— Vous a-t-on parlé de ce Jack ? s'enquit Henriette.

— Le Taillon ? répliqua Antonine distraitement.

Henriette sourit. Elle avait perçu que ce manque d'intérêt était entièrement faux.

— Oui, ce même garçon. J'étais absente cet après-midi au marché. On m'assure qu'il a une prestance hors du commun pour un jeune homme de votre âge.

— J’y étais, se souvint soudainement Antonine, et je confirme ces ouï-dire. Il avait un baluchon à l’épaule. On raconte qu’il vient du Haut-Canada.

— Se sauve-t-il d’un malheur ?

— Je ne saurais dire. Il ne s’est pas adressé à moi.

— Que c’est triste !

— Henriette, vous me taquinez !

— C’est plutôt dans vos pensées que je lis !

Elles rirent d’un commun accord. Elles n’étaient pas imperméables aux joies frivoles de la vie, quoiqu’elles fussent très rangées dans leur existence quotidienne.

— Ce n’est pas le seul nouvel arrivant à qui nous ayons eu affaire dernièrement, enchaîna Antonine. Que vous a-t-on raconté au sujet du séminariste du curé Sanche ?

— Oh, pas grand-chose, Antonine ! Nous n’ignorons pas son identité. C’est Étienne, le fils du fermier Sarmon. Vous aviez quinze ans quand il est parti pour le séminaire. Vous souvenez-vous de lui ?

— Vaguement. Pourquoi est-il de retour à Saint-Glaise ?

— Désirez-vous la raison officielle ou la vraie explication ?

— Qu’en dit-on ?

— Notre bon curé Sanche a des faiblesses corporelles, surtout au dos. Il peine à faire ses visites de paroisse, car le voyage en calèche abîme sa colonne vertébrale. Il ne peut plus monter à cheval. Serait-il possible qu’un jour, il ne puisse plus soulever l’hostie ?

— C’est presque un blasphème, Henriette !

— Eh bien, ce n'est pas la vraie raison de l'apparition du séminariste prodigue, madame Froissart !

— Ah non ?

— Je me suis laissé dire que le curé Sanche aime bien les petits anges...